

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER
HARRINGTON.

VI

Il devait porter la lettre, en cabriolet, la remettre en mains propres au professeur Pesca, et me rapporter, en quelques mots, un reçu de ce gentleman ; revenu en cabriolet, il garderait sa voiture à la porte, pour que j'en pusse disposer à mon tour.

Il était alors bien près de dix heures et demi. Je calculai qu'en vingt minutes, plus ou moins, ce garçon pouvait être de retour, et que vingt minutes de plus me suffiraient pour me trouver rendu à Saint-John's-Wood.

Après le départ de mon messenger, je retournai dans ma chambre où je consacrai quelques minutes à mettre en ordre certains papiers, de manière à ce que, si malheur arrivait, on pût les retrouver sans peine. Je mis sous enveloppe cachetée la clef du vieux bureau où ces papiers étaient enfermés, et je la laissai sur la table avec le nom de Marian écrit sur ce petit paquet. Cela fait, je descendis au salon où je comptais trouver Laura et Marian attendant ma rentrée de l'Opéra. Pour la première fois je sentis ma main trembler, en la posant sur le bouton de la porte.

Marian était seule dans cette pièce. Elle lisait ; et lorsque j'entrai, tout étonnée, elle regarda sa montre.

— Comme vous rentrez de bonne heure ! me dit-elle. Vous avez dû partir avant la fin de l'Opéra ?

— Oui, répondis-je. Ni Pesca ni moi ne sommes restés jusqu'au bout. Où est donc Laura ?

— Elle avait, ce soir, une de ces mauvaises migraines, et je lui ai conseillé d'aller se mettre au lit, aussitôt après le thé...

Sous prétexte que je désirais savoir si Laura était endormie, je me hâtai de quitter le salon. Les vifs regards de Marian commençaient à scruter ma physionomie ; son instinct subtil et prompt l'avertissait déjà que j'avais un poids sur la conscience.

Lorsque j'entrai dans la chambre à coucher, et lorsque à la lueur vacillante de la veilleuse, je me rapprochai du lit, ma femme dormait.

Il n'y avait pas encore tout un mois que nous étions mariés. Si mon cœur me pesait, si ma résolution fléchit pour quelques instants, lorsque je vis son beau visage fidèlement tourné, dans son sommeil, vers l'oreiller sur lequel devait reposer ma tête, — quand je vis sa main laissée à découvert, et toute ouverte, comme pour inviter la mienne aux étreintes du retour, — bien certainement on me trouvera quelques excuses.

Je m'accordai à peine deux ou trois minutes pour m'agenouiller à la tête du lit, et contempler de près ce visage adoré, — de si près que son souffle, allant et venant caressait mon front et mes joues. A peine osai-je poser mes lèvres sur sa main et sur sa tête, au moment de m'éloigner. Dormant encore, elle changea de position et murmurait mon nom, mais sans ouvrir les yeux. A la porte, je m'arrêtai de nouveau pour lui jeter un regard.

Que Dieu, ma bien-aimée, vous bénisse et veille sur vous !... murmurai-je en la quittant sur l'escalier. Marian m'attendait. Elle tenait à la main un papier plié.

Le fils du propriétaire a rapporté ceci

pour vous, me dit-elle. Il a ramené à la porte un cabriolet. Il prétend que vous lui avez enjoint de le garder pour votre usage.

— Il dit vrai, Marian. J'ai besoin du cabriolet... Je vais sortir encore...

Tout en parlant, je descendais l'escalier, et j'entrai dans le salon pour lire, à la clarté de la lampe placée sur la table, le papier qui venait de m'être remis. Il contenait deux phrases, de la main de Pesca :

« Votre lettre est reçue. Si je ne vous vois pas avant l'heure indiquée, je romprai le cachet au coup de l'horloge. »

Je plaçai le papier dans mon portefeuille, et m'acheminai vers la porte. Marian m'arrêta sur le seuil, et me repoussa doucement dans le salon, où les clartés de la lampe tombait en plein sur mon visage. Elle me tenait par les deux mains, et ses yeux chercheurs ne quittait plus mes yeux,

Je le vois, dit-elle d'une voix basse, mais émue ; vous allez ce soir tenter la dernière chance.

Oui, lui répondis-je du même ton. La dernière et la meilleure.

— Mais non pas seul !... Non pas seul Walter, pour l'amour de Dieu !... Souffrez que j'aïlle avec vous. Parce que je ne suis qu'une femme, n'allez pas me refuser ! je vous accompagnerai ; il faut que je vous accompagne ! Je n'entrerai pas je resterai dans le cabriolet...

Et il me fallut, à mon tour, la retenir de force. Elle tenta de m'échapper et d'arriver la première à la porte.

— Si vous voulez m'être utile, lui dis-je, demeurez ici, et passez la nuit dans la chambre de Laura. Que seulement je puisse partir l'esprit tranquillisé sur le compte de ma femme, et je réponds du reste. Allons, Marian, un baiser d'adieu ! et prouvez-moi que vous aurez le courage d'attendre mon retour...

Je n'osai pas lui donner le temps d'ajouter un seul mot. Elle voulait encore me retenir ; mais je déjoignis ses mains...

L'instant après, j'étais hors de la pièce. L'enfant qui m'attendait en bas m'entendit descendre et ouvrit la porte du vestibule. Je sautai dans le cabriolet avant que le cocher eût pu quitter son siège pour m'ouvrir « Forest-Road, Saint-John's-Wood ! lui criai-je par la portière de devant, et je paie double si j'y arrive dans un quart d'heure ! — je m'en charge, monsieur !... » Je regardai à ma montre ; il était onze heures. Pas une minute à perdre.

La rapide allure du cabriolet, la pensée que chaque seconde, à présent, me rapprochait du comte, la conviction que j'étais enfin embarqué, sans plus de délai ni d'obstacles, dans ma périlleuse entreprise, me donnaient une telle fièvre et m'exaltaient à ce point, que je criais sans cesse à mon conducteur de marcher plus vite et plus vite encore. Quand nous quittâmes les rues pour entrer sur la route de Saint-John's-Wood, mon impatience toujours accrue me dominaient tellement que, debout dans le cabriolet et le cou tendu hors de la portière, je cherchais à voir, avant de l'atteindre, le but de ma course effrénée.

L'horloge d'une église sonnait le quart dans l'éloignement, à l'instant même où nous tournions dans Forest-Road. J'arrêtais le cocher à quelque distance de la maison du comte ; — je le renvoyai après l'avoir payé ; — puis, je marchai vers la porte.

Comme j'approchais du guichet du jardin, je vis une autre personne qui, dans la direction opposée à la mienne, avançait du même côté. Nous nous rencontrâmes sous un des réverbères de la route, et nous échangeâmes un regard curieux. Je reconnu sur-le-champ l'étranger aux cheveux blonds, l'inconnu à la joue balafrée, et je m'imaginai que lui aussi me reconnaissait. Il ne dit rien, cependant, et au lieu de s'arrêter comme moi devant la maison, il continua lentement sa promenade nocturne. Un simple hasard l'avait-